

JOURNAL DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 1 NOVEMBRE 1884.

No. 45

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT: Un an, \$2; 6 mois, \$1; Le numéro, 5c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU: 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEKEAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

MA FENÊTRE.

Ah! j'y viens bien souvent à ma chère fenêtre,
Avec tous mes pensers, ma joie ou ma douleur;
C'est là que tour à tour je les vois apparaître
Et dans de grands combats se disputer mon cœur!

Bien souvent j'y venais quand la belle nature
Sur tous les alentours jetait son vert manteau;
Quand au fond du parterre, avec un doux murmure
Coulait joyeusement mon limpide ruisseau.

Dans le bosquet voisin, sous un épais feuillage
Bien des petits oiseaux se chantaient leurs amours;
De ma fenêtre encor, j'écoutais leur ramage,
Ils chantaient le Seigneur—et j'écoutais toujours!

A cette heure où Phébus, sur un autre hémisphère
Commence à déverser ses flots de pourpre et d'or,
En nous laissant enfin un repos salutaire,
J'étais à ma fenêtre et méditais encor!

Mon pauvre cœur priait, mon âme avait des ailes!...
Les globes rayonnants fuyaient derrière moi!...
Je contemplais alors les routes éternelles!...
Je regardais ton œuvre et ne voyais que toi?...

Sur les champs dénudés l'Aiglon se promène,
Tout tombe et se flétrit sous ses coups destructeurs;
Le ruisseau desséché ne court plus dans la plaine,
Et les bois ont perdu leurs charmes enchanteurs!

Le merle s'est enfui vers de lointains parages—
Je me rappelle encor son dernier chant d'amour;
Alors de l'horizon montaient de gros nuages;
Des jours ensoleillés, ce fut le dernier jour!

Je l'aime mon tilleul; eh bien, de ma fenêtre,
Je l'ai vu dépouiller de son dernier rameau;
Le suivant du regard je le vis disparaître—
Car je suis feuille, aussi feuille pour un tombeau!...

Ainsi passent toujours les rêves de cette vie!
Au matin l'on s'enivre du doux parfum des fleurs;
L'on veut croire au bonheur de notre âme ravie...
Au midi, l'on n'a plus qu'à répandre des pleurs!

Ah! j'y viens bien souvent à ma chère fenêtre,
Avec tous mes pensers, ma joie ou ma douleur;
C'est là que tour à tour je les vois apparaître
Et dans de grands combats se disputer mon cœur!

MAXIMILIEN COUPAL.

Saint-Michel de Napierville, 24 octobre 1884.

NOTRE JOURNAL.

Nous remettons aujourd'hui notre journal à 5 cents le numéro. Lorsque nous avons fait la réduction à 3 cents, nous annoncions que ce n'était que pour la durée du feuilleton qui est déjà terminé depuis plusieurs semaines.

Notre journal est trop dispendieux pour que nous puissions le vendre 3 cents, ce qui paierait à peine le papier.

Le succès toujours croissant du *Journal du Dimanche* nous prouve que le public sait apprécier les efforts que nous faisons pour le rendre intéressant. A la fin de l'année nos abonnés se trouveront avec un magnifique volume qui sera toujours précieux dans la famille.

CHRONIQUE.

Le 17^e siècle a été le siècle des précieuses, le 18^e des femmes philosophes, le 19^e des politiciennes. Le 20^e siècle sera celui des femmes savantes.

Les pédantes sont en train de prendre leur revanche de la comédie de Molière. Ce qui, sous Louis XIV, faisait rire les *honnêtes gens* et corrigeait les honnêtes femmes est pris au sérieux par notre sottise et remplit les filles d'une émulation déplacée. Bientôt la femme médecin, la femme chirurgien, la femme astronome courra les rues, comme nous voyons déjà la femme institutrice courir le cachet. Que parlait-on de supprimer la robe au Palais! Mais la robe triomphe partout, non plus au figuré seulement, mais au propre.

Nous le voyons bien par ce qui vient de se passer dans le conseil de surveillance de l'Assistance publique, à Paris, où l'on vient d'émettre le vœu que les femmes fussent admises à l'internat dans les hôpitaux. Jusqu'ici elles étaient admises seulement qu'à l'externat, et il semble que c'était suffisant pour former des doctresses en médecine et en chirurgie. Ces messieurs de l'Assistance ne l'ont pas pensé et ont voulu que tout fut égal entre les deux sexes. Plus de différence!... ou si peu, que ce ne sera plus la peine d'en parler.

Est-ce que devant la science ces mesquines et injustes différences de sexe peuvent exister? C'est le cas de dire comme cet Auvergnat: Ni hommes, ni femmes, tous médecins, tous adeptes dans le grand art de *saignandi, purgandi, et resegnandi et repurgandi*.

Il est un point cependant qui ne laisse pas d'être inquiétant. Tout est compensation dans la nature et dans la destinée humaine, comme l'affirmait un illustre docteur. Or, si cela est vrai, il faut s'attendre à ce que prochainement les hommes pren-

nent les fonctions des femmes, puisque les femmes envahissent celles des hommes.

Le vingtième siècle, qui aura l'indicible bonheur de voir des femmes exercer la médecine et la chirurgie, et peut-être enseigner l'art de la guerre et même la faire elles-mêmes, absolument comme les antiques amazones,—verra aussi, par une naturelle réciprocité, des hommes prendre soin du ménage, élever les enfants, tailler les habits et les robes, coudre et broder. Le tailleur pour femmes ne sera plus une exception: il aura nombre d'émules, d'imitateurs. Il y aura le modiste et le corsetier, etc., etc. Ne sera-ce pas charmant, et ce siècle-là ne pourra-t-il pas se vanter d'être vraiment le siècle du progrès, du progrès réalisé?

Certains penseurs se félicitent de voir ainsi les médecins de nos hôpitaux suivis dans leurs visites par des apprenties doctresses. Cela leur paraît en quelque sorte relever la science. Ne nous hâtons pas de rien préjuger.

Peut-être, en définitive, la science, la véritable science, n'aura-t-elle pas plus à se louer de ces demoiselles qui escortent les docteurs dans les hôpitaux, ou qui vont boire les paroles des professeurs à la Sorbonne et au Collège de France. La science n'y gagnera peut-être rien, et certainement la famille y perdra beaucoup.

* * *

Ah! ah!... Un thème à variations brillantes. Mille grâces, excentrique Anglaise, qui me fournit ce sujet fécond en commentaires humoristiques!

Elle s'appelle mistress King, l'Anglaise à laquelle je dédie ces remerciements. Elle porte, en outre, ce titre solennel: "Secrétaire de l'Association rationnelle pour la réforme du costume." Un peu long, mais imposant.

L'avez-vous remarqué? Toutes les fois que notre pauvre espèce imagine, au masculin ou au féminin, quelque innovation extravagante, on peut être sûr que le mot "rationnel" figurera sur l'affiche.

L'association pour la réforme rationnelle du costume est dans les conditions voulues. Très ardemment, par l'organe de mistress King et de son secrétaire, elle proclame la nécessité d'abolir les robes et de supprimer les jupes. Mistress King est une émancipatrice comme Mlle Hubertine Auelert, mais elle s'adresse aux jambes, au lieu de s'adresser aux cœurs. Même tendance, d'ailleurs, à viriliser le beau sexe, et, par conséquent, à taquiner la nature.

Impartialement, je dois prévenir la réformatrice qu'elle se trompe, si elle s'imagine avoir trouvé de l'inédit. Pour la convaincre que son projet n'est pas une première, mais simplement une reprise, je mets à sa disposition la collection des journaux parisiens de 1860.

On les appelait alors les *Bloomeristes*. Leur rêve, tout comme celui de miss King, était de porter culotte. La pantalonade (c'est le cas de le dire) reçut même un commencement d'exécution. On